

SERIEUX !

Marion Renauld / septembre 2013

- .I. Le monde hilarant.
- .II. En voilà une, de berceuse de Lalabille.
- .III. Paradoxes & faits récurrents.
- .IV. Etude de situation de dialogue musical.
- .V. Rire est improductif, snif snif.

.I. LE MONDE HILARANT.

Trépipin croit que le monde est une vallée de rires. Lalabille croit que le monde est une montagne de larmes. Trépipin pense que parfois, il y a des choses particulières qui nous font pleurer, mais que dans l'ensemble, il y a franchement de quoi s'amuser, et que c'est notre responsabilité à tous de nous faire bien marrer. Alors que Lalabille, parfaitement symétrique, pense qu'il y a peut-être parfois de quoi rire, mais que l'ensemble est un scandale, et que c'est notre responsabilité à tous de faire entendre nos plaintes et nos trépidations. Evidemment, personne n'a mille pourcents raison, ou tort : il y a un peu des deux, et les deux sont possibles, et ça se justifie réciproquement, et ce qui est malheureux, c'est de n'avoir point de salade originelle d'où l'on pourrait mesurer si la soupe est ratée, meilleure, si, forcément, elle ne peut pas plaire à tout le monde, et d'où l'on pourrait sans doute extraire la cause de nos goûts, la norme de notre nature et le pourquoi du sel qui rend les yeux rouges. Ce qui est heureux, ce sont les nez de même couleur. Trépipin en possède un qui n'est pas plus gros qu'une prune. C'est Lalabille qui le lui a offert, mais il ne le met jamais.

Il l'a, dans son sac, au cas où on oublie. Lalabille, quant à elle, possède une cage à grillons. Et un attrape-cauchemar. Et une mallette remplie d'outils pour chasser le mauvais sort, mais il en manque beaucoup.

Trépipin n'a que ses os et sa peau, haussée d'un nez, ma foi, plutôt normal. Il n'est pas hilare quand il prend sa voiture pour aller en course, alors il ne la prend pas. Il faut des activités à la hauteur de la capacité à en rire. Trépipin fourrage le sol avec sa fourche, les muscles du dos travaillent, les zygomatiques au repos. Passe Harry, le fils du voisin. – Tu creuses un tunnel pour sortir de ton jardin en cas d'ovnis super-verts ? – Non, non !.. Je creuse... – Ah oui ! Je vois ! Tu mets des boules spatio-puantes pour que les gars, ils aient même pas l'idée de venir ! – Eh bien.. D'abord, viens voir ! Il y a des vrais vers tout gluants, par ici ! – Je sais.. Ma mère, elle dit que c'est répugnant, il ne faut pas les prendre avec les mains.. Alors j'ai toujours des gants sur moi ! J'arrive ! Harry passe par la porte de devant et remonte l'allée à vive allure, en même temps que l'élastique sur les poignets. – Waouh ! Je vais leur faire un trou, et on les mettra tous, et on invitera les autres à une pêche aux vers ! Avec quoi on pêche les vers, Trépipin ? – .. Disons qu'il y a des vers qui aiment les pommes, l'intérieur des fruits, ou on pourrait utiliser des peaux d'abricot pour les appâter.. – Mais maman dit que c'est pas la saison. Elle dit qu'il ne faut pas s'amuser quand même au point de prendre la planète pour un gros bac à sable.. Et puis, les vers de terre, ils n'aiment que la terre, alors on pourra jamais les pêcher, et dans le trou, ils seront juste en train de grouiller, et on mettra un glaçon, pour voir, ou bien on y mettra Daisy ! Ou non, je vais leur attacher une guirlande avec de drones et on pourra voir où ils vont dans le jardin ! Trépipin a presque fini sa rangée de fourrage, il va bientôt faire nuit.

Tu ris. Tu ris parce que la chose est drôle : tu as fermé l'auto avec les clés dedans, c'est un système automatique. Et tu ris parce que tu n'as pas seulement oublié les clés, tu as surtout *encore* oublié les clés ! En vrai, tu peux rire tout seul quand

tu t'en rends compte, mais tu peux aussi en rire après, quand tu racontes. Quand tu racontes comme si c'était drôle, alors que franchement tu as pesté, et tout le monde peut-être sait qu'en vrai, tu as pesté, tu as *encore* pesté, et c'est ça qui est drôle, aussi. Et quand tu t'en vas en laissant ton chapeau, c'est encore plus poilant, forcément ! Et ce matin tu rigoles en vérifiant si tu as bien tes clés, avant de t'éloigner tranquille, hochant la tête, légèrement malicieux. Tu ris des tracas, tu ris des gênes, tu ris des tabous de masse. Mais peut-être qu'à cinquante ans tu es vanné d'oublier tes clés, et en plus tu casses ton bol du matin, point. Ou bien peut-être que tu es là, vers cinq ou six heures du matin, tu vois les nuages pendant que le lait chauffe, pour Daisy, et tu t'es fait une vie sans baignole, juste en cas. Et c'est drôlement curieux, quand Daisy babille. Drôlement petite, cette chose toute agitée. Je suis sûr que même les vers, pense Harry, les vers elle sait même pas ce que c'est ! Rassurez-vous, Harry trempe seulement sa sœur dans des baignoires d'encre, quand un pétrolier sombre à l'heure du bain. – Sérieux Harry ! – Ouais, j'ai essayé de téléphoner au capitaine tout à l'heure, tu parles ! Il a levé l'ancre ! Et là-dessus, du bout du couloir, demande Lalabille : – Harry, tu ne sais pas où sont passées mes cartouches ? – Lalabille, tu ne sais pas qu'à notre époque, les stylo-plumes, c'est fini ! Et Harry rit.

Biologiquement, cette manifestation physique suppose une plasticité dermique certaine, et entraîne la formation de rides, en particulier de part et d'autre des lèvres. Elle s'accompagne généralement de bruits sonores et buccaux, quoique parfois de frappes dans les mains ou sur les genoux. Le corps est mis à rude épreuve, jusqu'à parfois croire, dit-on, en *mourir*. Historiquement, on pense que certaines périodes favorisent ce genre de réactions à des *stimuli* extérieurs sociétaux, publics, tandis que certains facteurs, au contraire, contraignent cet effet : difficile de rire au spectacle du combat des fauves contre des hommes, quoique ; quelle excitation devant deux taureaux. D'autres facteurs, plus micro, semblent pourtant se présenter d'une manière assez constante et anhistorique : par exemple, le coup de la bataille d'eau. L'anecdote bien tirée de sous les

fagots. Formellement, la cause de l'activation des zygomatiques est polyfaciale, elle possède plusieurs facettes. Sous les habits d'un mot, d'un geste, d'un masque, et par des habits mêmes, des costumes, ou sans, sous les traits d'une vulgaire boutade, aussi bien à midi qu'ailleurs. Quant au niveau pragmatique, un événement biologique doit avoir sa fonction, tel un bâillement, tel un pet, tel un refrain. Un événement relationnel, aussi, entre hommes, ou hommes ou bêtes, ou entre bêtes, cela aussi doit servir à quelque chose, alléger la pression, maintenir la cohésion, faire masse et éclater du super-rire des bien-vivants. Enfin, ce fait polymorphe, agissant là parfois où on l'attend le moins, où on l'attend confiant, c'est qu'il est multitâche. Respirer, c'est utile à beaucoup de choses.

Lalabille trouve là quelque chose de suspect, dans des circonstances, et puis parce que si l'air est irrespirable, alors il faut seulement bouger, se boucher le nez, ou changer la donne. Lalabille trouve que le rire vous fait accepter des choses inacceptables, mais que peut-être ces choses, on ne les accepte pas vraiment, on les accepte juste pour comprendre, comme par exemple quand il faut accepter que les gens de couleur, ce sont des fainéants, pour saisir la blague, ou que les blancs sont complètement avides d'argent, et avares comme Picsou. De même qu'il faut forcément admettre qu'avoir oublié ses clés à l'intérieur d'une voiture fermée, ça suppose d'avoir oublié sa tête, ce qui peut être rendu par une image très rigolote du type qui, les bras ballants et figé dans une attitude d'effarement animal, n'aurait plus qu'à contempler les objets bien visiblement enclos, le trousseau, et son cerveau. A la manière d'Achille Talon. A gauche de la scène, on ajouterait une bande de préhistoriques, incapables de ne se déplacer que librement, à pieds. On verrait aussi un bateau énorme dans une bouteille, pour lequel on se demanderait comment c'est possible, et à la place du bateau, une bouteille, et dans la bouteille de la bouteille, une bouteille, et tout au bout, une autre partie du cerveau du type, parce qu'en fait tu saisis qu'il a oublié son cerveau en buvant comme un tonneau. La représentation du tonneau dans

lequel, bien visiblement enclos, on apercevrait le cerveau, puis le même avec deux petites jambes courant à vive allure jusqu'à l'auto, pendant que le type, flasque, décuve, et du cerveau rentrant au chaud par le pot d'échappement. Solution heureuse pour entrer dans une auto quand on n'est pas le type, hé !

Cet humour qui nous fait admettre l'impossible. Cette façon de croire aux lois d'un monde *cartoon*, cette façon de continuer à faire persister des représentations qu'on a pu croire vraies, ces déplacements soudains de perspectives données. Une chose convaincante : on ne choisit pas tellement de rire, comme on ne choisit pas tellement de croire. On choisit parfois si on l'exprime ou pas, comment on ouvre la bouche, on peut s'empêcher de rire quand on n'a pas envie de faire plaisir, par exemple. Mais on ne choisit pas vraiment de trouver quelque chose drôle. Quand tu entends parler d'une mère-grand qui s'est retrouvée enfermée avec les coffres-forts parce que les employés de la banque n'y ont, oups, plus pensé, quel scandale, quelle ironie du sort, quelle métaphore de la sécurité financière. – Tu m'étonnes ! Nous, on a oublié la belle-mère dans la chambre froide l'année dernière, au moment de la bûche !.. On l'a r'trouvée le lendemain, toute congelée, ça nous a fait un choc, tu imagines ! – Ah mais oui, ce sont des choses qui arrivent.. Et si tu regardes cela, cette scène, en sachant que cela réfère à l'histoire vraie de la petite vieille riche, tout en étant alors un sketch entre deux hommes déguisés en femmes moyennes dans un secrétariat de luxe, qu'elles disent cela très sérieusement, gesticulant en employés de bureau modèle, montrant tout le ridicule. Un drame bien léger. Une manière trouvée par les journalistes pour noyer les horribles nouvelles derrière un flot de douces fantaisies. Cette façon de nous rendre dérisoires, cette façon d'y croire sans y croire, de trouver ça malin.

Le fait est que nous avons besoin de limites et de distance. De limites qui font débiter et se terminer des événements, qui situent des cadres et des contextes, des bords utiles, quoique parfois approximatifs, concernant les règles du jeu, les

possibilités, la cible. Et de distance qui permet d'observer et de comprendre ces événements, qui permet de comprendre les limites. Alors que dans la vie, nous savons que c'est un enfer de n'avoir qu'une jambe, ça nous fait bien marrer de faire des courses en sacs. Nous acceptons des contraintes et nous validons des étapes, nous acceptons des buts. Nous savons que nous ne sommes pas complètement dedans, que ça va s'arrêter. L'état de base n'est pas drôle ou triste, mais le but que nous avons quand nous jouons, c'est plutôt le plaisir. Tant qu'à faire autrement. Comme on ne joue pas tout le temps, et que quand nous jouons, nous pouvons plus choisir à quoi nous voulons jouer, nous voulons rire, ou que ça soit léger. On ne dit pas « Dans mes loisirs, je fais la guerre avec les îles Fidji », ou bien on dit que dans le jeu, les trucs se passent dans les îles, mais en ce moment, ce n'est pas branché. Dans l'état de base, qui serait neutre, il y aurait un côté Trépipin, et un côté Lalabille. Ou bien l'état de base serait ou bien Trépipin, ou bien Lalabille, mais jamais de neutre, d'indifférence, ce qui ne marche pas parce qu'on n'est pas ou bien triste, ou bien en train de rigoler, forcément, parfois on mâche aussi. Nous avons besoin de rire parce que nous avons peur de l'infini sans limites, et que nous avons juste envie d'essayer, et nous avons besoin de fictions parce que nous avons peur de ce là et ici présent, nous avons juste envie de faire autrement.

Et voilà. Trépipin rit, Harry joue, Lalabille fait de l'abstrait, et Daisy ? Elle est toute occupée à apprendre, voyons, elle a à peine 2 ans. Elle apprend ce que c'est que rire, ce qu'est être en colère, elle apprend ce qu'est être libre, voyant son frangin courir dans le jardin en volant, elle apprend les mots, etc. – Dites, c'est quoi des « fla » ?, demande la gamine. – Des « fla » ? Pourquoi ça ? – Parce que tout à l'heure vous avez dit qu'on allait manger des « fla » gelés avec les carottes.. Pourquoi on les mangerait gelés ? Forcément, tu ris. Ensuite tu expliques, ensuite tu peux expliquer ce que tu as expliqué dans un système plus large, et améliorer par exemple l'enseignement des langues à partir de ces fortuites données de l'expérience. Daisy comprend, et sourit. – Alors c'est

comme si tu m'avais dit « C'est assez ! », il aurait pas fallu que je cherche où sont les crevettes, même le jour où tu m'as dit ça et on était sur la plage ?! Harry, lui, se souvient qu'il était à la Fête Foraine de Sable, il avait construit des pistes pour faire dévaler ses billes et des stands où tu pouvais concourir pour le saut le plus long. Daisy était encore un peu petite pour jouer, mais on l'a lancée, ça marchait bien !.. Jusqu'à ce que maman nous crie « C'est assez ! ». Moi je m'en fichais, mon seau était rempli de coquillages bien plus beaux ! On s'ennuie dans la mer qui s'étale. Point de poésie passive ! On préfère quand Lalabille nous raconte une histoire, ça s'appelle La Ballade du vieux marin, elle dit, mais moi et Daisy on sait pas trop c'que c'est, « vieux », 'tout cas ça a l'air plein d'émotions. Nous on préfère quand il y a les monstres qui arrivent, et quand ils arrivent à le repousser, ça devient plein de bruits et de fureur ! Après, on droit à une berceuse. Nananère.

.II. EN VOILA UNE, DE BERCEUSE DE LALABILLE.

Allez les gosses, pipi les dents au lit !
Demain ça bosse, j'en rougis et pâlis !
La chance est aux grands rêves clairs cette nuit !
Eh mais ! Harry, tu luis ! Daisy, tu luis !
Que vois-je ? Eh ! Trépipin ! Viens ici !
Et toi là-bas, la p'tite vieille riche aussi !
Que voyez-vous à la loupe qui grossit ?...
(A ce moment, Lalabille mime le détective tourné vers les deux gamins)
Des doigts de pieds en forme de persil !
– Oui s'il vous plaît, avec mes flas, merci !
(Dit Trépipin, qui donc pense à midi...)
Des ventres comme des galets bien polis !
Pour faire des ricochets à la folie !

Des oreilles comme des spirales infinies !
OU JAMAIS NI LE JOUR NI LA NUIT NE FINIT !...
(Avec une fausse voix de caverne à sorcières, à ogres et à petits malins)
Et des ballons de joues bien rebondies !
Allez c'est fini ! Des bisous hardis !
(Lalabille et Trépipin sortent.) Voici.

Un jour entre Harry. – J'ai entendu le rire des dieux, j'ai vu le sourire des anges, j'ai senti les larmes des hommes, mais ce que je préfère par-dessus tout, c'est une bonne poilade d'enfants. Et puis il repart jouer aux petites voitures sans clés. Et sans essence. Daisy ne sait pas ce que sont les anges et les dieux, mais voit comment cela fait, sur les visages, de faire ce qu'ils font. Parfois elle ne saisit pas qu'un même événement, un même bruit, puisse entraîner autant des « haha » que des « grrr ». Le bruit d'une assiette cassée, par exemple. Et alors Lalabille explique que les anges et les dieux, c'est nous en mieux, avec seulement cela qu'ils font, et pas les larmes. Normalement ; parce qu'il peut aussi y avoir des anges déçus et des dieux tristes, et alors c'est vraiment très très triste. Elle voit bien, Daisy, quand elle a perdu sa tortue Caroline. C'était la fin du monde. Harry a bien vu qu'elle était touchée, alors il a vu rouge, seulement rouge, et il voulait lui en offrir une énorme, mais c'était impossible, dans le jardin, alors il lui a tendu une voiture sans essence, au cas où. Mais Daisy n'était pas divine, et c'était pas non plus un ange, elle a shooté dans le vulgaire substitut. Mais alors elle a remarqué que cela ne plaisait pas à Harry, alors elle lui a offert un camion, et Harry a dit que c'était pas mal, un camion à la place d'une auto, et plus d'Caroline pour couper la piste. Daisy a trouvé que c'était méchant de dire ça. « Mais non, a dit Harry, maintenant Caroline elle peut gagner toutes les courses du monde contre les lapins ». Et Daisy a dit à Harry que c'était un sale menteur et qu'elle détestait tous les camions du monde, qu'elle espérait qu'Harry, son camion, ils se cassent en mille morceaux. Même que lui, il passe dessous ! Daisy !

C'est curieux, pense Lalabille, qu'à la chasse, le rire dérange, tandis qu'il est un bon indice dans les conquêtes sentimentales. C'est curieux qu'il passe pour irrespectueux de rire à la face d'un homme, pour séditieux à la face du pouvoir, et pour mystérieux dans les plis du sage. Trépipin parie sur le rire parce que le jeu est sans doute ce qui peut nous permettre de transcender au mieux le mal. De ne lui point tendre de fers, de ne nous point prendre au sérieux, d'être aussi ridicule qu'une paille dans un verre de champagne, servi à un cocktail de crocodiles. Que si nous nous sentions plus souvent comme cela, nous enfournerions moins aisément d'hommes dans le ventre des usines, des fours ou des *open-space*. Plus nous rions, moins il y a de choses : le rire désamorce. Mais plus nous sommes ennuyés de juste ce qu'il y a, et qu'il nous en faut plus pour pouvoir délirer, alors plus il y a de choses, jusqu'à des objets spécialement confectionnés pour rire. Ou pour jouer. Un déguisement de pirates, du poil à gratter, une scène de vaudeville, d'infer-naux manèges et des palais des glaces, à des arènes, à des faux pistolets. A la chasse, un fusil à eau dérange, et ce n'est même pas sûr que ça soit suffisant pour conquérir quelque cœur que ce soit. C'est curieux qu'il passe pour irrespectueux à la face d'un général, pour bénéfique aux producteurs et pour honorable bouffonnerie dans la cour de l'école. Harry parie sur les fusils à eau parce que cela demande d'avoir de l'eau en abondance, mais point n'en possède parce que c'est plus drôle d'être dans le bain. Ou même dans la mer. La mer, c'est dommage pour les guerres de tranchées. Un sourire dérange.

D'une main sèche et douce, Trépipin essuie les larmes de Daisy. D'une main qui sait. Il faut trouver les mots qui rendent à Caroline sa place dans l'ordre des choses, qui permettent à Daisy de passer à la suite, les mots, une chanson, un gâteau ou quelque chose à faire, il faut feinter le sentiment. Quand Harry se blesse, ce qui marche, c'est le bisou magique ; mais on ne peut pas embrasser un cœur en faisant semblant que ça y est, il est de nouveau prêt à pomper avec joie, confiance et envie. L'amertume tache. Trépipin pense qu'il ne peut rien contre

cela, il dit à Daisy que ce n'est pas drôle, que ça ne sera jamais drôle, que toujours elle pensera à Caroline, que jamais ça ne passe complètement. Que pourtant, si on s'arrêtait de vivre après chaque épanchement humide, on ne commencerait même pas. Cela commence tellement tôt, souviens-toi, hein, Daisy, quand tu avais faim mais que maman n'était pas prête à te mettre son sein sous le nez, quand ensuite, à un moment, tu as eu du mal à digérer, quand rien dans le ventre n'était facile, léger. – Oui mais Caroline ! Et Trépipin peut bien essayer ce qu'il veut, les comptines, les mélodies entêtantes, le jeu préféré de Daisy, même la blague la plus réussie de la terre, cela ne fonctionne pas. Caroline est une pierre sombre et sordide dans les petits intestins de Daisy. – Oui mais elle, Caroline, elle ne voudrait pas que tu sois comme ça, elle voudrait pas être une pierre pour toi ! Eh bien, nous trouvons toutes sortes de subterfuges pour pouvoir vivre plaisamment avec la fin de Caroline. Quoi de mieux qu'un bon fluo pour contrer le clair-obscur, quoi de mieux qu'un noir intense, aussi, pour faire quelque chose d'un gris trop mou, pour éviter le tiret du comi-tragique.

Lalabille pense que nous avons opéré des associations finalement révisables entre des réalités et leur potentiel de bonheur ou de malheur. Aux rois les grands sujets tragiques ; aux basses gens le comique. Le sérieux est grave et le rigolo est rigolo. Alors forcément après, inventer la forme par laquelle on se marre avec tout le monde, cela demande des mutations. Le valet devient un sage homme et le roi un bouffon. On supprime aux dieux leurs autorités, on les fait facétieux, on ôte le vulgaire au peuple, on le rend malicieux, on s'amuse devant l'universel, on se plaît dans le bon mot, le jeu de mot, l'humour qui ne s'appuie sur aucun traits physiques, que des gels de « fla », on se plaît dans cette absurde situation de l'accident, les cirques en carton-pâte, l'astuce de la fausse claque, le clown rouge qui tombe, le clown blanc qui assume. Lalabille pense que c'est dans l'exagération, dans l'excès de réalité sans suite, sans vraie suite. Le clown rouge qui fait semblant de tomber, le clown blanc qui fait semblant de relever son noir sourcil. Lalabille pense que nous avons inventé des spectacles, et que dans ces

spectacles, les excès sont tolérés, même requis, requis. Que les spectacles, ce sont des machines à émotions, au sens de sensations sans action, parce que quand tu es ému, tu te sens tellement concerné que tu ne peux plus bouger. Qu'avec les spectacles, nous pouvons nous laisser aller à nos émotions parce que nous n'avons pas besoin d'intervenir, nous pouvons rire et pleurer et à la fin s'en retourner agir, les rideaux sont fermés, le lutteur est mort, les princes ont sauvé leur princesse, le clown est toujours debout.

Une des chansons très tristes et dures de Brel se termine par ça, que c'est trop facile de faire semblant. Parce que si on ne fait pas semblant, cela devrait donner, selon la chanson, quelque chose de très triste et dur, avec des étincelles à mille temps, de temps en temps. Et que quand on agit, quand on agit on ne fait pas semblant, et ce n'est pas facile de faire quoi que ce soit en pleurant. Ou en riant. On est tordu dans tous les sens, parfois même on ne tient pas de sa chaise, et quand ça va vraiment loin, on pleure. On ne peut pas être précis. Il faut donc se détacher de ses émotions pour maîtriser les gestes physiques. Abandonner le spectacle qui vous rend si touché, s'y mettre. C'est trop facile de faire semblant d'être occupé et présent, de faire semblant que tout va bien, tu maîtrises tes mains parce que tu fais des rengaines, du quotidien, pendant qu'au-dedans c'est la chanson de Brel, l'esclaffe de la puissance, l'émoi d'une première journée d'automne, c'est un champ de sentiments très personnels et dehors, on aligne.

On peut faire semblant de rire. On peut décider de rire à un moment. Mais rire, rire sans avoir décidé, c'est beaucoup plus vrai. C'est que c'est vraiment drôle. On peut savoir que, dans certains contextes, il faut trouver drôles telles et telles choses. On peut rire commodément *et* vraiment, parce que quand même, c'est drôle. Est-ce que c'est drôle quand tu as deux œufs dans ton frigo, et que l'un dit à l'autre « Wouah ! C'est fou comme tu es poilu pour un œuf ! », et l'autre il lui répond « Ben t'es stupide ou quoi, je suis un kiwi ! ».

Une des vérités très vraies et futures de Huxley consiste en ceci que le mal des temps à venir est dans la *non-stop* distraction. La carnavalisation du monde, le mal le plus long et insidieux. Aller vers le confort et le luxe des rieurs, pourquoi est-ce mal, Aldous ? Les deux autres maux du siècle à venir, ce sont l'idolâtrie nationaliste et le mensonge organisé. A chaque fois, ce sont des excès, parce que les petits mensonges, le sentiment d'appartenance natale et les loisirs, ça va, c'est autre chose que travail, famille, patrie. A l'inverse, on a aussi fait liberté, égalité, fraternité, et c'est quand même incroyable de se dire qu'on reconnaît ses amis dans les rires qu'on peut avoir ensemble. Et que pour ça, faut se sentir libres et égaux, bien ancrés dans nos pieds de terreux, sans revendication, à l'aise. La carnavalisation du monde empêche ce qui fait l'essence du carnaval, à savoir l'atroce, le terrible, les longs poils des masques effrayants, le sang des taureaux, elle ne garde que les paillettes. Exactement comme l'infantilisation : on peut faire des publicités et des articles de journaux qui commencent par « il était une fois » et on adoucit, on met des plumes et des nuages et de jolis aplats de couleurs et on oublie ce qui fait l'essence de l'enfant, les ogres, les pousse-larmes, les envies de compter. On fait du carton-pâte qu'on nous demande de prendre pour de l'émotion pure, des affiches de vêtements qui ne tiennent pas deux ans, et dans lesquels on n'aura pas la joie de la familiarité, du compagnon de mille aventures. Ça passe, déguisement suivant. A environnement rotatif, blagues courtes, à fonction décompression vapeur.

.III. PARADOXES & FAITS RECURRENTS.

PARADOXES Nous rions de choses que nous trouvons très sérieuses.
 Nous rions sérieusement de choses et d'autres.
 Plus les choses sont tragiques, plus c'est drôle.

On sait aussi certaines choses là-dessus, comme des faits de base.

- (1) Nous ne décidons pas de rire.
- (2) Nous pouvons nous tromper et rire quand ce n'est pas drôle.
- (3) Cela fait longtemps que nous rions.
- (4) Nous rions rarement seul.
- (5) Nous rions pour des raisons différentes, qui dépendent plus ou moins aussi de circonstances.
- (6) Nous pouvons trouver que quelque chose est drôle, et trouver plus tard cette même chose moins drôle.
- (7) Quelque chose peut être drôle, précisément parce que c'est tellement tragique.
- (8) On peut tourner une chose en dérision tout en la trouvant sérieuse.

Si les faits fondamentaux du rire peuvent directement aussi être des paradoxes, alors nous nageons en plein délire. Lalabille pense donc que le chemin est long pour comprendre, alors que plutôt très rapide pour rire.

.IV. ETUDE DE SITUATION DE DIALOGUE MUSICAL.

<http://www.youtube.com/watch?v=PVyijecE6I4>

Et une des choses très brèves et intermittentes que dit Gonzales quand lui et son piano et ses charentaises ils se donnent en spectacle, une de ses interventions est fort instructive. Ecoutez vous-même :

« Tous les morceaux que je viens de jouer sont extraits de mon album *Solo Piano*. L'album, quand je l'ai fait, j'avais un but : c'était un album avec le plus possible d'accords mineurs. Parce que j'adore les accords mineurs. C'est les accords, heu, nostalgiques, mélancoliques.. réalistes, on peut dire (avec un sourire de travers

et un haussement d'épaules prolongé d'une main dont la paume est plate et face public). Les accords majeurs, par contre, c'est.. c'est un peu le.. c'est un peu la tonalité duuu... optimisme faux, illusion de joie (grimace), célébration vide.. et, quand on est jeune, tous les morceaux qu'on apprend sont en accords majeurs, tout le temps. Et moi j'ai pas compris, alors j'ai tout de suite commencé à changer les accords majeurs en mineurs. Tous ces morceaux, tous ces morceaux chiants, célébration vide (il se remet face au piano) et, je pense queee kss que je les ai améliorés ».

Jouant alors deux trois accords de mélodie connue, frères Jacques, frères Jacques, il se balance de droite à gauche sur son tabouret en regardant la salle. Il arrive dans les graves, hisse ses sourcils, fait rebondir vers le bas deux marteaux ténor, il dit « La prof de piano, elle avait peur ! », et on entend un bruit de salle qui rit. Ensuite il joue la Panthère rose et appuie sur les touches d'un air entendu, comme c'est ringard ! Il dit. Et la salle rit. « *You know this one, hey ?! I haated this one !...* tout en jouant, C'est pas possible pour les enfants, vraiment !.. J'ai presque arrêté le piano pour avoir joué ça pendant trente minutes.. Mais je le change en mineur ! », il ajoute sa main gauche au clavier et on est pris, on applaudit, on cesse d'applaudir pour regarder, écouter, se laisser prendre sur le moment dans le basculement de son buste et les chocs feutrés. Il se trimballe avec ses dix doigts. Ça gonfle, il montre qu'il manque des notes à la machine, sa main dans le vide, à droite, il redescend, il peut jouer le doigt levé et dire « Mineur, mineur, mineur, et pour finir, majeur ». Et on sourit. Nous revenons quand même en douceur, pas tout à fait réalistes, on garde un peu de célébration vide. Et il boit, clap clap woua.

Les accords mineurs de solo immobiles. Les accords majeurs de la danse qu'on ajoute à l'écoute. C'est difficile de danser sur une musique triste. Et c'est plus sympa de s'amuser drôlement avec un tas de copains, plutôt qu'être tout seul à faire ses gammes. Mais se sentir mineurs à plusieurs, en orchestres de chambre,

sentir que nous sommes vraiment tout petits, s’amuser drôlement comme quand on était un tas de copains, comme si on était toujours un tas de copains. Gonzales reprend :

« J’avais une idée.. Ici, c’est une très très belle salle, pour l’acoustique.. Et j’avais une idée que peut-être.. on peut faire un duo ensemble, vous et moi. Et.. c’est très très simple, c’est quatre phrases, toutes les mêmes, sauf la troisième.. Je vous montre. Ça commence, ça répète, ça descend, ça remonte et.. ça recommence ! » Etc.

On fredonne. On fredonne avec le plus ou moins fort piano, la plus ou moins forte attention, on est à la répétition, et la variation sur la répétition. Confortable. Et après ça, il reparle :

« Ce soir, ici, je connais quelqu’un, confesse-t-il les yeux dans les yeux noirs de la foule. Et.. c’est quelqu’un de très très timide, quand même, et.. je voulais faire une petite dédicace !.. si ça le dérange pas trop.. Par contre, heu, cette personne aime pas trop l’attention, donc heu.. j’avais juste rester discret pour une fois dans ma vie et donc heu, petite dédicace à quelqu’un de très spécial dans ma vie.. »

Et là il se met à son piano, et alors que le projecteur est censé tomber sur lui, toute la salle est plongée dans le noir, sauf le type en question ! C’est la surprise, il met sa main en visière, on s’esclaffe. Et quand ça dure, on s’esclaffe encore, et le type avec, forcément, l’ombre du pianiste sur la scène, et le type cerné ! On applaudit, et on écoute, dans le noir, entre les bruits de gorges. Ça vaut évidemment bien mieux qu’un bande-sonore préenregistrée de salle en délire. Et ça vaut aussi parce que la musique est bonne, dans le genre musique assise. Ça donne plutôt à Harry l’envie de l’essayer, le piano, vu qu’être assis, c’est long, et que les tas de copains, c’est mieux en mouvement. Trépipin trouve que c’est auto-dérisoire et joyeux et que le clown est réussi, pendant que Daisy apprend ce qu’est un accord. Et pendant tout ce temps, Lalabille manifeste en faveur de

quelque chose qui soit autre chose encore que majeur ou mineur. Autre chose qu'un enfant ou un vieillard, qu'une valse ou un carré. Par exemple, un concert avec machine à écrire, balais, crayons, marteaux, ou grosses presses à tôle ondulée.

.V. RIRE EST IMPRODUCTIF, SNIF SNIF.

Rire est improductif, inoffensif, impulsif et vif, rire est le contraire d'une action efficace et planifiée ; mais faire rire est de bonne intention, d'agréable facture et d'heureux sentiments, à l'inverse de ceux qui vous rabattent le clapet quand vous demandez un tour de grand huit. Ramener une machine à écrire en cours d'amphithéâtre, voir sortir du pistolet le petit drapeau PAN !, accrocher des grelots aux têtes des prétentieux. *Very funny!* Sérieux ! Jouer est tout autant improductif, on y apprend des choses si vraiment on veut bien prêter attention, alors que se jouer de quelqu'un, petit malin, c'est faire avancer l'affaire en solo stupido. Et faire les quatre cents coups avec un tas de copains, passer des après-midis à taper dans une balle, contre un mur, inviter à frapper. Aucun acte de langage ne fonctionne, quand à la fin vous vous mettez à rire, une promesse, un commandement, une menace, une poésie, une ritournelle, tout s'arrête, le souffle court, Harry jusqu'au cabinet, Lalabille pouffe, Daisy se trémousse. Une blague ne ressemble pas à une brique, mais à une bulle, et tout comme la conscience est liquide, et permet au discours de se structurer, le rire est filet d'air, et nous permet de voler. On ne construit pas des routes en plaisantant, mais on peut se mettre d'accord en pouffant. Une communauté de vibrations, héhé, remplaçant les martyres par des mirlitons, cela donnerait tellement une histoire différente. Responsable devant ses impressions légères, avoir bien vécu pour avoir bien ri, merci !

.....

Comme rire est rapide, mais que comprendre est sans doute long, il y a ceci, les romans de Romain Gary & toutes choses écrites par lui, et ceux de Tom Robbins, pour s’amuser en comprenant pourquoi il faut s’amuser, et Milan Kundera, dans *L’Art du roman*, et Calvino, Italo, tout ce qu’il a écrit, la malice interrogative, et Gérard Genette, dans « Morts de rire » et aussi les Calvin & Hobbes, la belliqueuse bicyclette, le monstre de neige, les sacrées sorcières, les fêtes dans le genre potions magiques et le petit Nicolas de Goscinny & Sempé, vous m’en direz des nouvelles.

.....